



Gérard Cartier

Tentative d'élucidation d'une élégie

Profil élégie de Dominique Quélen
(*Le corridor bleu*, 2023)

J'ai reçu *Profil élégie* il y a deux ans. Je l'ai longtemps déplacé de pile en pile sans me décider à le lire, ni à le reléguer au purgatoire de mes bibliothèques, dont bien peu de livres ressortent un jour. Je viens enfin de l'ouvrir, éperonné par la récente publication de deux autres recueils de Dominique Quélen, qui publie beaucoup. Je ne le regrette pas, c'est une expérience – une expérience étrange, qui ne manque pas de déranger un peu.

Ce sont de courtes proses qui prennent souvent l'apparence d'une réflexion portant sur quelques objets choisis au hasard (semble-t-il), décrivant les rapports qu'ils entretiennent avec l'auteur, ou bien entre eux, ou avec l'espace : une sorte de topologie, donc, dont ils ont le ton, dénué de tout sentiment, et même de tout humour apparent. Sinon que cette prose discursive, à peine articulée, défie la raison, bifurquant fréquemment vers l'absurde, sans que celui-ci se manifeste ouvertement – il affleure seulement, il arrive qu'on le remarque à peine. On ne comprend donc pas tout, loin de là, on ne comprend parfois rien du tout – je gagerais que l'auteur lui-même ne saurait pas expliquer la plupart de ses textes. C'est un pur jeu, qui n'enseigne rien, qui n'apprend rien des objets considérés, ni du monde, ni de la société humaine, ni d'un homme en particulier (l'auteur). Il n'y a pas d'arrière-fond caché, pas d'arrière-pensée (« Arrière, pensée ! » comme écrivait le jeune Aragon), pas même de métaphore du travail de l'écriture, comme chez Ponge, quoique la référence au langage y soit insistante. Je ne sais pas en dire de plus. Place à un exemple, l'un des plus déstructurés :

Le linge empilé dans un angle au col étroit comme un panneau passe-tête ou l'impression d'un carcan qui n'est que des chemises à mettre au lavage et autres contrefaisant le visage entouré d'un cadre en carton qu'on dirait pour avoir marché dans la neige ou qu'on ne peut nommer sans erreur on le suppose en quelque matière. Au trou comblé par la forme à la taille approximativement du modèle avancé d'un pas qu'on ferait exact y étant représenté l'aspect de la figure approchant avec le moyen trouvé pour être dans sa vie en apparence ou trop facile ou le dessin trop visiblement reproduit sur un carton fort au verso d'une autre vie possible. À la fin du linge enlevé dans l'enfance est ce corps aussi nu que blanc qu'un peu de temps plus tard ou d'en avoir éprouvé la brûlure offre la vue d'avoir quitté cet angle où fondrait encore un résidu de neige en nommant la chose arrivée dans la main qui fait rire ou c'est tout comme.

Ayant noté l'obscurité d'un autre recueil, le critique d'un grand journal évoquait Mallarmé. Cette référence est contestable, heureusement pour Quélen : pas de mots recherchés, pas de préciosités de langue, peu d'acrobaties de construction (il suffit de rétablir la ponctuation effacée pour s'en apercevoir) ; sa langue est toujours simple, son vocabulaire sans recherche, même s'il est précis – il se signale par un usage fréquent de termes scientifiques, en particulier ceux de la géométrie et de la physique. Son obscurité, qui est réelle, naît d'abord du

rapprochement d'énoncés apparemment sans rapport, fruits d'une pensée à demi incohérente – à demi seulement. Plutôt qu'obscurs, on devrait dire de ces textes qu'ils défient la raison.

Essayons quand même. Ces poèmes qui ne font pas appel aux moyens formels de la poésie (la découpe en vers, le travail sur la grammaire, l'usage de métaphores, etc.), qu'on n'appelle *poèmes* que parce qu'on ne dispose pas d'un terme plus adéquat pour les qualifier, ces micro-proses qu'on dirait sorties d'un cerveau dérangé, composées de phrases sans suite qui ne font pas un raisonnement, ni une argumentation, ni un récit, ni une période, qui ne font pas une chaîne de circonstances, qui tirent prétexte d'objets ordinaires (des galets, une chemise, une cuvette trouée, un globe dépoli, à moins que ce ne soit un oignon, des portes, etc.) pour s'affranchir du monde ordinaire, ces textes sans antécédents repérables et dont je n'ai jamais lu l'équivalent dérangé, mais ne manquent pas d'un certain charme : de ces étoiles tombe une obscure clarté qui fait avancer le lecteur de page en page.

Reprendons. C'est moins un travail sur la forme (une prose simple, aux phrases courtes, qui respectent strictement la grammaire, seulement troublée par l'absence de ponctuation interne à la phrase) que sur le sens, comme chez les surréalistes – mais leur nature est froide et sèche, à la manière des nouveaux romanciers. Ou bien : c'est la langue de l'encyclopédie, mais écrite par un pensionnaire des Petites Maisons. À l'arbitraire de la matière traitée s'ajoute l'arbitraire des énoncés. L'esprit peine, et souvent échoue, à les réduire à une pensée claire et distincte. Exemple : « L'objet que tu montres est chien par son allure, poisson, reptile. Son poids dans la main pour grandir en frère ou sœur à vélo se fait obsédant. ». On les dirait prononcés par un alchimiste, qui s'appliquerait non aux choses de la chimie, mais à deux ou trois objets concrets entre quoi n'existe aucun rapport préalable, qu'il tenterait de relier dans la même phrase ou le même paragraphe en se donnant à tâche non de clarifier leurs relations, mais de rendre confus le monde visible – il l'avoue, le diable : « L'ordre n'est qu'une ombre attachée par un fil au désordre ». La chose faite, réussie ou non, c'est un poème.

De quoi parlent ces pages ? Pas de l'auteur, apparemment. Le mot *je* apparaît d'ailleurs rarement : « J'écris un texte dont je me retire. Je ne l'habite pas » – c'est plutôt un *on* qui s'exprime. Quant au monde, il n'est pas absent, mais réduit à quelques objets attrapés au hasard, que le poème dispose en images désordonnées. On note cependant de fréquents passages des réalités matérielles aux choses de la langue et du poème – tropisme moderne passablement usé –, non sous la forme de métaphores, comme chez Ponge, mais au moyen de comparaisons ou d'analogies (« Globe dépoli, naturellement dur ou durci comme une chambre à air, œuf, ampoule, œil, tête d'épingle grossie x fois, poème, espace bâti, habité, ce que ça peut être et comment c'est agencé là-dedans. »), et plus souvent encore sans transition : « Changer douche, refaire faux plafond, repeindre. Toutes les voyelles ramassées en une seule. Le langage articule et prononce. »

Comment est-ce fait ? Des textes sortant tout armés du front, comme la déesse automatique ? Écrits sous psychotrope ? Faits de phrases volées au hasard dans des livres (manuel de menuiserie, précis de géométrie, Grand Albert, opéras vieux et refrains niais...) en un long cadavre exquis, dont sont ensuite retirées des parties, les plaies laissées à vif, non suturées (« Il n'y a aucune relation avec rien. La plupart des mots manquent, ne font pas langage. ») ? Ou au contraire les fruits d'une méthode analytique : 1. choisir deux ou trois mots pour leur concréture (ortie, bassine, chien, cailloux, vélo) et autant pour leur abstraction (corps, langue, forme, espace, mot) ; 2. les glisser dans un cornet, secouer, jeter, copier dans l'ordre d'apparition ; 3. remplir les vides par un verbe ou une conjonction pour donner une forme géométrique aux sentiments, s'il en apparaît, en veillant à respecter la grammaire ; 4. répéter un mot à intervalles,

ajouter un : *aussi ... que*, ou un : *on dirait... ; 6. signer.* ? Le secret est-il caché dans cette note de la 4^e de couverture : « Profiler : tracer le ou les profils d'un ouvrage de menuiserie, les exécuter dans le bois. Élégir : diminuer l'épaisseur d'une pièce de bois, y usiner un élégi. » ? Tout cela tour à tour, ou en même temps ? Comment est-ce fait ? Mystère et boule de gomme.

Et parfois, de loin en loin, un texte clair comme le jour. Celui-ci par exemple, relatant une expérience que tout écrivain a souvent faite :

Je ne sais à quel moment entre onze heures et midi, pendant que je m'active à des recherches dans lesquelles il m'entraîne, je perds la trace d'un vers ou d'un poème qui peut-être y était attaché. Il m'était venu tout formé, raison pour quoi je pensais pouvoir le retenir. Ne m'en revient, par un effort de mémoire, que le premier mot, *avec*, et le souvenir que j'avais prévu de le supprimer, qu'il ne tenait lieu que d'accroche pour me rappeler la suite, composée me semble-t-il de deux fragments, deux propositions reliées par une virgule. J'en ai l'image encore présente, la vague silhouette d'une représentation mentale. À plusieurs reprises au cours de l'après-midi j'ai le sentiment, sinon que le vers est sur le point de me revenir, du moins qu'il se trouve conservé dans un coin de mon esprit que je me figure comme une alvéole d'où je dois le déloger avant que d'autres, décevants et moins bien venus, ne l'étouffent, ou les paroles et autres formules de langage que la vie nous prodigue ou tire de nous. Mais je n'y parviens pas, l'accumulation parasitaire des mots finit par tout emporter, et ce n'est pas le récit d'un rêve. À boule roulant, point d'équilibre.